

## **Chroniques d'une défaite annoncée ? La guerre civile espagnole racontée par des témoins européens**

EVA TOUBOUL

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE – CRIIA (EA ROMANES)

*etouboul@parisnanterre.fr*

1. L'historiographie traitant les événements au filtre de la distance dans le temps, elle peut souvent donner l'impression d'une inexorabilité ou d'un aveuglement des acteurs de l'époque. Il est ainsi de bon ton de railler l'aveuglement des dirigeants français des années 1930, qui pensèrent que la ligne Maginot protégerait définitivement le territoire national de toute menace d'invasion allemande en rendant étanche la frontière rhénane, mais laissèrent à découvert la frontière nord. De même, plus de quatre-vingts ans après le déclenchement de la Guerre civile en Espagne, le fait que le camp républicain n'avait aucune chance de l'emporter face aux franquistes apparaît comme une banalité.
2. Si cette faiblesse du camp républicain était tellement évidente, on devrait en trouver la trace dans les témoignages de l'époque. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de me pencher sur ce qu'ont raconté de ce conflit cinq intellectuels européens qui en ont vécu les premiers mois du côté de la République. Il ya parmi eux deux Soviétiques, Mikhaïl Koltsov et Ilya Ehrenbourg, deux Britanniques, George Orwell et Arthur Koestler, et un Français, Louis Delaprée, reporter à *Paris-Soir*. Tous sont arrivés en Espagne comme journalistes<sup>1</sup>, plus ou moins engagés, et ont donc laissé une trace écrite de leurs analyses, sous différente forme : pour trois d'entre eux, il s'agit de témoignage au jour le jour, par le biais d'articles de presse (Ehrenbourg, Delaprée) ou du journal intime (Koltsov) ; pour les deux autres (Koestler et Orwell), ce sont des récits écrits à chaud, immédiatement après le retour des auteurs dans leur pays d'origine, le Royaume Uni, et qui s'appuient sur des notes prises elles aussi au jour le jour pendant leur séjour. Ce qui rassemble ces témoignages, c'est le fait qu'ils ont été rendus

1 Officiellement au moins, car Mikhaïl Koltsov était en réalité un émissaire du NKVD, chargé d'organiser la propagande et la censure dans le camp républicain, entre autres.

publics entre 1936 et 1938, soit avant même la fin de la guerre. Cette ignorance du dénouement au moment de la publication les rend donc tout particulièrement intéressants : aujourd'hui, on les lit comme les chroniques d'une défaite annoncée. Mais l'étaient-ils vraiment au moment de leur rédaction ?

### **Les combattants républicains, artisans de leur défaite ou atouts inespérés ?**

---

3. J'ai signalé en introduction un point commun quant aux textes qui font l'objet de cette étude : le temps de leur rédaction. Il faut à présent en signaler un autre, relatif aux auteurs de ces textes : leur âge. Ehrenbourg, le plus âgé, est né en 1891, Koltsov en 1898, Delaprée en 1902, Orwell en 1903, Koestler en 1905. Si tous n'ont pas combattu pendant la Première Guerre mondiale, ils l'ont vécue, de manière consciente. Ehrenbourg a été correspondant de guerre sur le front occidental ; le père de Delaprée y est mort ; Koltsov a combattu pendant la guerre civile russe ; Orwell, alors Eric Blair, et Koestler étaient adolescents, ce dernier en Hongrie, pays qui a souffert de la guerre de plein fouet, avant de prendre part activement à la République des Conseils de Hongrie, en 1919. Autant dire qu'ils savent ce qu'est une guerre moderne, et c'est en cela qu'ils se distinguent de leurs contemporains espagnols, qui, au mieux, n'ont connu que la guerre du Rif.
4. C'est du haut de cette expérience qu'ils observent et jaugent les miliciens républicains. Le constat fait par Arthur Koestler à Malaga le 29 janvier 1937 résume efficacement le sentiment général : « Bonne volonté partout, mais incapacité et une désespérante absence d'organisation » (Koestler, 1986 ; 30). Premier défaut de ces combattants inexpérimentés : le danger qu'ils représentent pour eux-mêmes. Orwell signale que le premier blessé de sa compagnie fut un homme qui avait fait sauter la culasse de son fusil en voulant tirer un coup de feu. Lui-même faillit être blessé par l'un de ses compagnons qui avait, par inadvertance, laissé partir un coup en sa direction. Ce qui sauva Orwell à ce moment-là fut, paradoxalement, le deuxième défaut unanimement signalé : le grand manque d'adresse de ces hommes qui, jusqu'alors, n'avaient tenu entre leurs mains qu'un fusil de chasse. Troisième défaut, toujours selon Orwell : « Il n'y a rien qui puisse

convaincre un Espagnol, tout au moins un jeune Espagnol, que les armes à feu sont dangereuses » (Orwell, 1997 ; 53).

5. En contrepartie, les miliciens républicains ont conscience de leurs faiblesses, et sont avides de conseils d'étrangers qu'ils considèrent par principe plus expérimentés. Leur dilettantisme donne lieu à des scènes à mi-chemin entre le pathétique et le comique. Ainsi cette revue de troupes à laquelle assiste Koestler à Valence le 24 janvier 1937 :

Selon les conceptions européennes, le défilé était pauvre, presque risible : pour des yeux espagnols, c'était une merveille de discipline et de précision. On faisait l'exercice avec des bâtons : la troupe possédait cent quarante fusils pour neuf cents hommes. Une compagnie de mitrailleurs accomplit le démontage et le montage d'une mitrailleuse. Le général Julio sortit son chronomètre : l'exercice avait duré cent cinq secondes, c'était une très mauvaise performance. Le commandant de la compagnie le regarda ahuri.

- Pourquoi me regardes-tu ainsi ? lui demanda le général Julio.

- Je ne savais pas qu'on chronométrait ces choses-là, je croyais qu'on ne faisait ça que pour les courses à pied, mais c'est une idée magnifique.

- Je t'achèterai un chronomètre, dit le général.

- C'est magnifique, dit le commandant, les fascistes vont en faire une tête !

(Koestler, 1986 ; 23)

6. Cet amateurisme est souvent mis en exergue par les témoins européens, qui moquent sans vergogne - mais avec une certaine tendresse - les tentatives des officiers républicains de donner un vernis de professionnalisme à leurs troupes, comme dans ce dialogue codé entre Valence et Madrid assiégée en février 1937, et rapporté par Koltsov :

- ¡Hola coronel! ¿Ya han llegado los pajaritos?

- Sí, mi general. Han llegado hoy a las nueve y treinta.

- ¿Muchos pajaritos?

- Catorce pequeñitos y cuatro grandes. Dos pajaritos grandes al tocar tierra se han roto el chasis. [...]

- ¿Y las tortugas, ya están en camino?

- Todas no, mi general. Dos secciones de tortugas están reparando las transmisiones de las cadenas.

- ¡Así no vamos a empezar nunca! ¡La boda se aplaza ya por segunda vez! ¡Juro por la sagrada comunión que los fascistas empezarán antes que nosotros! Los servicios de información comunican que allí ya lo tienen todo preparado para su boda.

- ¡No puedo hacer nada! Usted ya sabe, mi general, qué pasa con el novio: se encalabrina cuando hacemos alguna advertencia.

- Y el sustituto del novio, ¿ya ha salido de Valencia?

- Me figuro que no saldrá. El novio hará el viaje con su segundo sustituto.

- [...] ¿Qué manda informar acerca de la salud de los niños?

- Los niños están en perfecto estado de salud. La temperatura se eleva. Téngale en cuenta: en la última partida de juguetes faltaban dos mil ochocientas piezas. Y esos... cómo se llaman... no bastan. [...]

- ¿Y los pajaritos de ellos, no han venido?  
- ¡Cómo no! Han venido. Siete pájaros. Han echado nueces. Siete nueces.  
- ¿No hay víctimas?  
- Hay víctimas. Una nuez estalló al mismo lado del Estado Mayor. Ha muerto un hombre con un palo.  
- ¿Con qué, mi general?  
- ¡Con un palo, digo!  
- Perdona, ¿cómo, mi general?  
- ¡Con un palo, digo! ¿No entiendes acaso el lenguaje figurado? Con un palo, con una ametralladora, ¿entendido?! (Koltsov, 1963 ; 331-332)

7. Selon Orwell, la formation préalable donnée aux miliciens envoyés au front se résume, de fait, à bien peu de chose : apprendre à marcher au pas, faire des demi-tours... En revanche, ce n'est qu'au front qu'on leur apprendra à tirer, ou à dégoupiller une grenade – trop tard...
8. Outre cette impréparation, l'armée républicaine fait face à un manque chronique de matériel : sur le front aragonais, Orwell évoque un ratio d'une mitrailleuse pour cinquante hommes et d'une bombe pour 5 à 10 hommes. Ehrenbourg, en visite sur le front, décrit :
- L'armée du peuple naissait dans la douleur : on comptait les fusils, on comptait les cartouches, mais personne ne comptait les hommes, - il y en avait trop. [...] Le chef de l'arsenal me montra trente fusils. Il les comptait avec amour. C'est ainsi que l'avare compte ses pièces d'or. (Ehrenbourg, 1936 ; 10-11).
9. Quand le matériel est là, il faut aussi tenir compte de sa vétusté : « J'eus un accès de découragement quand je vis ce qu'on me donnait : un Mauser allemand qui portait la date de 1896 ! », écrit Orwell. « Il était rouillé, la culasse mobile fonctionnait mal, la sous-garde en bois était fendue et il suffisait de jeter un seul coup d'œil à l'âme pour voir qu'elle était irrémédiablement corrodée. La plupart des autres fusils, également, étaient mauvais, quelques-uns même pires encore » (Orwell, 1997 ; 29).
10. L'impréparation des hommes ajoutée à la piètre qualité des équipements amènent Orwell à cette conclusion effarée : « Il me semblait affreux que les défenseurs de la République, ce fût cette bande d'enfants en guenilles portant des fusils hors d'usage et dont ils ne savaient même pas se servir ! » (*ibid.* ; 31).
11. Cependant, au fil de la guerre, et avec l'intégration des milices au sein de l'armée régulière, ces hommes se professionnaliseront, comme le raconte Ehrenbourg dans un article du printemps 1937 :

Están marchando soldados por el borde de la carretera : saben cómo guarecerse de ataques aéreos. Ruido de aviones. En seguida se detienen los camiones, los soldados se dispersan entre las colinas. Están bien disfrazados los camiones. En las líneas más adelantadas se atrincheran los soldados. Saben atravesar el campo en medio del fuego, y sin protestar cumplen las órdenes de los superiores. Estos no son los milicianos de aspecto pintoresco, de los primeros meses de la guerra. Este es un ejército de verdad. (Ehrenbourg, 1979 ; 95).

12. Aussi mauvais soldats que soient a priori les volontaires républicains, le portrait que réalisent d'eux les chroniqueurs étrangers tend à montrer qu'ils sont la véritable force de leur camp. En premier lieu, parce qu'ils sont prêts à mourir pour des idées, et pas forcément de mort lente. Ceux qui appartiennent aux couches les plus populaires identifient la république à une série de mesures de progrès, en particulier socioculturels, avec le développement de l'alphabétisation. Dans le récit de Koestler apparaît un personnage particulièrement poignant, Nicolás, qui fut son compagnon de cellule à Séville mais qui, contrairement à lui, ne sauva pas sa peau : les franquistes le fusillèrent le 14 avril 1937, dans la cour de la prison de Séville, et Koestler rédigea pour lui cette épitaphe :

Tu étais petit, maigre et chétif, obscur paysan andalou aux yeux bleus un peu proéminents, un des *pobres y humildes* ; ce livre t'est dédié. Que t'importe ? Tu ne pourrais pas le lire, même si tu vivais. C'est bien pour cela qu'ils t'ont fusillé : parce que tu avais ce désir insolent d'apprendre à lire. Toi et des millions de tes pareils qui aviez saisi vos vieilles armes pour défendre un ordre nouveau qui plus tard vous aurait peut-être appris à lire. [...] (Koestler, 1986 ; 196)

Ils rêvaient d'apprendre à lire quand la guerre serait finie. Ils rêvaient d'habiter seulement trois par chambre et de manger de la viande deux fois par semaine, et de s'acheter un costume des dimanches et une montre ; car, lorsque la guerre serait finie, la vie commencerait enfin pour eux. Ils croyaient qu'il faut vivre et même lutter pour vivre, et même mourir pour que les autres vivent. (*ibid.* ; 251-252)

13. Cette abnégation se retrouve aussi chez les femmes, bien plus engagées dans le conflit que ne l'attendaient les témoins européens. Dans un article en date du 18 août 1936, Louis Delaprée écrit : « La guerre d'Espagne est une guerre de femmes. Entendez par là qu'elle est animée par elles ; qu'on les trouve partout, des tranchées de première ligne aux bureaux de l'État-major, des services politiques aux séances secrètes de la fédération anarchiste. » (Delaprée, 1937 ; 58). Sa surprise est immense, car si les femmes avaient joué un rôle pendant la Première Guerre mondiale en Europe, c'est en substituant les hommes, à l'arrière, en reprenant leurs tâches. À Alicante, Delaprée voit des femmes se battre pour obtenir d'être envoyées au front, en première ligne, tandis qu'Ehrenbourg raconte l'anec-

dote déchirante d'une femme ayant veillé toute la nuit avec ses enfants le cadavre de son mari mort au combat, et qui au coup de clairon du matin remet ses petits au médecin-chef afin de pouvoir aller prendre la place de son mari dans le bataillon (Ehrenbourg, 1979 ; 71).

14. Derrière tous les exemples de femmes héroïques se trouve le modèle absolue, la communiste parfaite : *Pasionaria*. C'est Koltsov, évidemment, qui en parle le plus abondamment, car son rôle d'envoyé de *Pravda* et du NKVD l'amène à la rencontrer souvent, et il ressort de son témoignage une indéniable admiration pour cette femme d'exception.

### **L'Europe, véritable responsable de la défaite ?**

15. Restent cependant quelques handicaps difficilement surmontables : d'une part, le déséquilibre des forces en présence, qui va s'accroître du fait de l'intervention – ou de la non-intervention – du reste des pays européens.
16. Le premier scandale, c'est l'aide qu'apportent ouvertement l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste au camp franquiste. Outre les munitions, les bombes, les avions et autres mitrailleuses, ces gouvernements fournissent aussi des hommes, militaires de carrière. Ainsi cet officier italien interrogé devant Koltsov, en mars 1937, et qui explique qu'il sait bien qu'il s'agit d'une guerre entre Espagnols, et que s'il y participe, c'est parce qu'il obéit aux ordres, tout simplement (Koltsov, 1963 ; 360). On trouve aussi beaucoup de mercenaires, comme ce soldat marocain rencontré par Ehrenbourg, qui explique aux républicains qui l'ont arrêté : « Au Maroc, on nous a promis trois pesetas par jour. Nous sommes pauvres. On nous a dit que nous irions à Séville pour une grande revue. Je ne sais pas qui combat contre nous. On m'a dit de tirer, j'ai tiré » (Ehrenbourg, 1936 ; 25-26). La chute de Malaga telle que la relate Koestler est de ce point de vue très parlante

Les rebelles avaient de l'artillerie, des autos blindées et des chars d'assaut, et les armes et les munitions de la république ne sont pas arrivées. [...] Les rebelles menaient leurs soldats avec une discipline de fer, les poussaient dans le dos à coups de mitrailleuse et les défenseurs de Malaga n'avaient ni discipline, ni chefs, ni la certitude que la République les soutenait. Les Italiens, les Maures et les légionnaires étrangers combattaient avec le courage professionnel des mercenaires contre le peuple ; et les soldats du peuple, qui combattaient pour leur propre cause, s'enfuyaient. (Koestler, 1986 ; 60)

17. Face à ces violations du pacte de non-intervention, l'attente est grande quant à une aide des démocraties européennes, qui ne viendra pas, à la grande honte de leurs ressortissants présents en Espagne : toujours au sujet de la chute de Malaga, Koestler, qui en fut le témoin privilégié, énonce la liste des responsables de ce désastre : les chefs militaires, le gouvernement Largo Caballero, qui ont payé pour leurs erreurs ; « quant aux gouvernements des grandes démocraties, coupables d'avoir abandonné la république espagnole, on ne pouvait destituer ni traduire en conseil de guerre ; c'est l'histoire qui prononcera leur jugement » (*ibid.* ; 61).
18. L'inertie des démocraties, au premier rang desquelles la France, est particulièrement remarquable quand ce sont leurs ressortissants qui sont directement touchés. Koestler reste emprisonné, et condamné à mort, pendant plus de cent jours, dans les prisons de Malaga puis de Séville, avant que le gouvernement britannique n'obtienne, sans publicité, sa libération. Orwell doit s'enfuir en catimini à la fin du mois de mai 1937, car son appartenance à un bataillon du POUM l'a mis hors la loi après la dissolution musclée de ce parti, et son statut d'étranger ne le protège pas. Delaprée, lui, meurt à Madrid le 12 décembre 1936, après que l'avion dans lequel il rentrait en France, avion de l'ambassade de France, a été abattu en vol quelques jours auparavant. Koltsov, qui l'avait beaucoup fréquenté au cours des semaines précédentes, va lui rendre visite le lendemain de l'accident, alors que le journaliste de Paris-Soir est gravement blessé mais encore vivant, et rapporte dans son journal le contenu de leur conversation :

Pregunta qué nuevos pasos ha dado el gobierno de su país en respuesta al ataque pirata contra un avión civil de Francia. Alguien le había dicho que desde París se había mandado un ultimátum a los facciosos. Esto le alegra. Pero no se ha mandado ultimátum alguno. El gobierno francés no se da por enterado de lo que ha ocurrido. No quiero desilusionar a Delaprée gravemente herido, quizá en trance de muerte. Manifiesto la esperanza de que lo que es ahora el gobierno francés va a cantarle a Franco las cuarenta. El herido abriga la misma esperanza. "¡Si por lo menos esta vez hicieran algo! Si no es así, a mí hasta me va a dar vergüenza llevar esta infame bala en la ingle" (Koltsov, 1963 ; 270)

## **Des dissensions politiques à la désillusion**

---

19. Les témoignages d'Orwell et Koltsov mettent par ailleurs en exergue un autre handicap dont le camp républicain ne se défera pas avant la fin du conflit, et qui explique, en partie, sa défaite finale : les dissensions poli-

tiques existant au sein de l'armée, qui ont de lourdes répercussions sur l'organisation de la résistance à l'offensive fasciste. Orwell y consacre un chapitre complet (placé en annexe dans l'édition française), dans lequel il essaie d'expliquer au lecteur anglais les subtilités du multipartisme de gauche en Espagne et l'évolution des rapports de force qui, pour lui, expliquent l'affaiblissement du camp républicain. Dans le journal de Koltsov, on trouve de nombreuses attaques contre tous les « déviants » du communisme ; pas tant les anarchistes (il semble trouver Durruti sympathique et pense qu'en quelques années, on en ferait un bon bolchévique) que, surtout, les trotskystes, en particulier le POUM. Cette animosité, qu'il encourage auprès de ses interlocuteurs espagnols, n'est pas surprenante lorsqu'on se souvient qu'il était certes le correspondant de *Pravda*, mais surtout un envoyé du NKVD. Mais c'est évidemment dans *l'Hommage à la Catalogne* d'Orwell qu'on trouve le récit le plus criant des conflits internes, puisque l'auteur a vécu à la première personne les journées de Barcelone en mai 1937, qui ont amené à la destruction du POUM. Comment espérer sauver la république si elle en vient à s'autodétruire ?

Personne de sensé ne s'imaginait qu'il y aurait aucun espoir de démocratie, même au sens où nous l'entendons en Angleterre et en France, dans un pays aussi divisé et épuisé que le serait l'Espagne une fois la guerre terminée. Il y aurait fatalement une dictature, et il était clair que l'occasion favorable d'une dictature de la classe ouvrière était passée. Autrement dit, les choses, dans l'ensemble, évolueraient dans le sens d'une sorte quelconque de fascisme, auquel, sans doute, on donnerait un nom plus poli et qui serait, parce qu'on était en Espagne, plus humain et moins effectif que les variétés italienne et allemande. Les seules alternatives étaient une dictature infiniment pire avec Franco à la tête ou, chose possible, que l'Espagne, une fois la guerre terminée, se trouvât morcelée, soit selon des frontières naturelles, soit en zones économiques. (Orwell, 1997 ; 169)

20. On voit là une caractéristique commune à plusieurs témoignages : la désillusion, à plusieurs niveaux. Désillusion vis-à-vis des idéaux défendus : Orwell et Koestler sont arrivés en Espagne convaincus de la justesse du combat républicain, et en sont repartis profondément bouleversés, après des expériences qui les avaient conduits aux portes de la mort. Orwell est revenu en Angleterre profondément anti-stalinien, tandis que Koestler semble, à la fin de son livre, renvoyer dos à dos les deux camps, tout en reconnaissant que les idées des républicains méritent tout de même que l'on se batte pour elles. La désillusion vient aussi de l'attitude de leurs compatriotes, face à une guerre d'une violence inédite pour les populations civiles. Le recueil *Mort en Espagne* reprend quelques articles inédits de

Delaprée, qu'il avait envoyés à sa rédaction et que celle-ci n'avait pas jugé utile de publier en son temps. On trouve en codicille d'un texte dicté à la fin novembre 1936, un message adressé directement à son rédacteur en chef, Pierre Lazareff, lui reprochant de ne pas publier les informations qu'il envoie, de censurer ses articles tout en le laissant en transmettre quotidiennement, pour rien. C'est cette déception qui, d'ailleurs, l'amènera à prendre l'avion pour Paris quelques jours après, pour aller plaider sa cause de vive voix. Dans le cas de Koltsov, pas de désillusion à proprement parler, mais un journal qui s'interrompt brusquement le 6 novembre 1937 sur un retour à Moscou... dernière résidence connue de ce personnage mystérieux, dont le témoignage est publié l'année suivante, avant qu'il ne disparaisse dans les grandes purges de cette fin des années 1930.

21. Au terme de cette rapide étude de témoignages sur la guerre d'Espagne, peut-on pour autant dire qu'ils l'ont racontée en pressentant la défaite ? Dans le cas des journaux intimes et articles de presse, il est évident que non. Certes, Ehrenbourg, Koltsov et Delaprée ont une conscience claire des faibles chances de la République de survivre aux assauts des rebelles. Cependant, leurs textes, destinés à des lecteurs étrangers, ont clairement vocation à susciter l'empathie, l'adhésion de ces derniers à la cause républicaine. Dans un article (non publié par *Paris-Soir*) de novembre 1936, Delaprée écrit :

Ce qui suit n'est pas un réquisitoire. C'est un procès-verbal d'huissier. Je dénombre les ruines, je compte les morts, je pèse le sang répandu. Toutes les images de Madrid martyrisée que je vais tenter de mettre sous vos yeux – et qui, la plupart du temps, défient les descriptions – je les ai vues. Je ne me soucie pas de la littérature de propagande ou des rapports édulcorés des chancelleries. Je ne suis pas les consignes des partis et des églises. On peut donc me croire. Je demande qu'on me croie. Voici mon témoignage. Vous concluez vous-mêmes (Delaprée, 1937 ; 189-190)

22. Cet appel au lecteur à tirer des conclusions qui s'imposent a donc été censuré par la rédaction de *Paris-Soir*, journal de centre-droit, plus habitué au traitement des faits divers qu'aux questions de politique internationale, et qui, visiblement, ne souhaitait pas se voir identifié à la République espagnole, donc au Front Populaire et au communisme.

23. Le cas d'Orwell et Koestler est plus complexe. D'une part, leurs livres sont écrits entre la fin 1937 et la fin 1938 (point final à l'automne 38 pour Koestler), et s'ils s'appuient sur des notes prises pendant leur séjour en Espagne, il s'agit d'ouvrages écrits *a posteriori*, à un moment où la situa-

tion s'est tellement dégradée que la possibilité d'une victoire républicaine s'éloigne de plus en plus. Cette évolution peut-elle avoir influencé leur perception des événements relatés ? Cela semble indéniable. Le titre même de leurs témoignages (*Un testament espagnol, Hommage à la Catalogne*) montrent qu'ils se situent indirectement dans un *après*, après une défaite qui n'a pas encore lieu – bien que pour Orwell, on peut considérer que la destruction du POUM (et de ses idéaux communistes par la même occasion) constitue en soi une défaite. Cependant, Orwell écrit encore en conclusion de son *Hommage* : « J'espère qu'ils gagneront leur guerre et chasseront d'Espagne tous les étrangers, les Allemands, les Russes et les Italiens. [...] quelle qu'en soit l'issue, cette guerre d'Espagne, de toute manière, se trouvera avoir été un épouvantable désastre » (Orwell, 1997 ; 232-233).

24. Si l'on ne peut pas parler de chronique d'une défaite annoncée, en revanche, on trouve dans les textes que j'ai étudiés ce sentiment d'un devoir de témoigner, ainsi qu'une conscience d'être en train d'écrire pour l'histoire. Leurs textes font apparaître une image mythique du combattant républicain, « *pobre y humilde* », qui n'est pas un rouge fanatisé mais un être humain luttant pour sa dignité, pour ce que seule une démocratie progressiste peut lui apporter : la culture, la progression dans l'échelle sociale. Cette mythification passe par un certain lyrisme, parfois de la grandiloquence, la multiplication de détails folkloriques ou pathétiques, l'isolement de figures modèles : « Que j'en ai vu [...] de ces petits héros, anonymes guérilleros de douze ou treize ans qui lèvent le poing comme de vieux militants et qui meurent comme des hommes » (*ibid.* ; 101). Les chroniques privilégient d'ailleurs les héros anonymes, qui leur permettent de faire de comportements individuels des généralités, mais aussi de faciliter l'identification du lecteur avec eux, et ainsi le mobiliser en faveur d'un combat symbolique pour l'Europe toute entière.

25. Quand dix ans plus tard, en 1948, Camus écrit dans *Combat* un article intitulé « Pourquoi l'Espagne ? » au sujet de sa pièce *L'État de siège*, qu'une certaine critique avait éreintée parce que l'action s'en déroulait en Espagne et non dans un pays du bloc de l'Est, il montre à quel point ces témoignages, à l'époque, ont forgé la conscience politique d'une génération, l'ont préparée, indirectement, à la dimension idéologique de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi que ce conflit est devenu une référence, un mythe fondateur pour une certaine pensée démocrate, de gauche :

E. TOUBOUL, « Chronique d'une défaite annoncée ?... »

Pourquoi l'Espagne ? [...] Pourquoi ce rendez-vous où, pour la première fois, à la face d'un monde encore endormi dans son confort et dans sa misérable morale, Hitler, Mussolini et Franco ont démontré à des enfants ce qu'était la technique totalitaire. Oui, pourquoi ce rendez-vous qui nous concernait aussi ? Pour la première fois, les hommes de mon âge rencontraient l'injustice triomphante dans l'histoire. Le sang de l'innocence coulait alors au milieu d'un grand bavardage pharisien qui, justement, dure encore. Pourquoi l'Espagne ? Mais parce que nous sommes quelques-uns qui ne nous laverons pas les mains de ce sang-là. [...] Vous avez oublié que les premières armes de la guerre totalitaire ont été trempées dans le sang espagnol. Vous avez oublié qu'en 1936, un général rebelle a levé, au nom du Christ, une armée de Maures, pour les jeter contre le gouvernement légal de la République espagnole, a fait triompher une cause injuste après d'inexpiables massacres et commencé dès lors une atroce répression qui a duré dix années et qui n'est pas encore terminée. Oui, vraiment, pourquoi l'Espagne ? Parce qu'avec beaucoup d'autres, vous avez perdu la mémoire. Et aussi parce qu'avec un petit nombre de Français, il m'arrive de n'être pas fier de mon pays. (Camus, 1972 ; 392-393)

## **Bibliographie**

---

### TEXTES ÉTUDIÉS

CAMUS Albert, « Pourquoi l'Espagne ? (Réponse à Gabriel Marcel », *Combat*, décembre 1948, dans *Essais*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1972, p. 389-396.

DELAPRÉE Louis, *Mort en Espagne*, Paris, Éditions Pierre Tisné, 1937.

EHRENBURG Ilya, *No pasarán ! Ils ne passeront pas. Scènes de la Guerre civile en Espagne*, Paris, Bureau d'éditions, 1936.

EHRENBURG Ilya, *Corresponsal en la Guerra civil española*, Madrid, Júcar, « Crónica General de España », 1979.

KOESTLER Arthur, *Un testament espagnol* (1938), Paris, Albin Michel, 1986

KOLTSOV Mikhail, *Diario de la Guerra de España* (1938), Paris, Ruedo Ibérico, 1963.

ORWELL George, *Hommage à la Catalogne* (1938), Paris, Ivrea, 1997.

### BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

BERNANOS Georges, *Les Grands Cimetières sous la Lune* (1938), Paris, Point Seuil, 1995.

BLOCH Jean-Richard, *Espagne, Espagne !* (1936), Paris, Le Temps des Cerises, 1996.

GAROSCI Aldo, *Los intelectuales y la Guerra de España*, Madrid, Júcar, « Crónica General de España », 1981

MALRAUX André, *L'espoir* (1937), Paris, Folio Gallimard, 1996.

MARTIN DU GARD Roger, *Journal t.II*, Paris, NRF Gallimard, 1993.

MAURIAC François, *Nouvelles lettres d'une vie*, Paris, Grasset, 1989.

PIQUERO CUADROS Enrique, *La Guerra civil española a través de las crónicas de los corresponsales soviéticos*, Madrid, Miraguano, 2017.

SERRANO Carlos (dir.), *Madrid 1936-1939. Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë*, Paris, Autrement, 1994.

TAILLOT Allison, *Les intellectuelles européennes et la guerre d'Espagne : de l'engagement personnel à la défense de la République espagnole*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2016.

TEMIME Emile, *La guerre d'Espagne commence*, Bruxelles, Complexe, « La mémoire du XX<sup>e</sup> siècle », 1986.

ZAMBRANO María, *Los intelectuales en el drama de España, y escritos de la guerra civil (1937)*, Madrid, Trotta, 1998.